

ce dessein, elle s'assura des prières et de l'aide du saint évêque Macaire.

Le temple élevé à la divinité païenne fut abattu jusque dans ses fondements. En creusant dans les profondeurs du rocher, on trouva la grotte du Saint Sépulcre, contenant trois croix, les clous, et la planche sur laquelle Pilate avait écrit le titre dérisoire qui devait marquer l'instrument de supplice du Christ. Bien que ce titre parût mieux s'adapter à l'une des croix qu'aux autres, l'impératrice et le saint évêque ne voulurent pas se contenter de cet indice, et reconnurent dans celle-ci l'objet de leurs anxieuses et pieuses recherches. Macaire pria longtemps avec une grande ferveur afin d'être éclairé d'une lumière certaine dans ses doutes ; — il demanda au Ciel une marque éclatante de l'authenticité du bois sacré imprégné du sang du Rédempteur. Bientôt il vit sa prière exaucée.

Il se trouvait alors à Jérusalem une matrone patricienne, si dangereusement malade qu'on n'espérait pas la sauver d'une mort imminente. L'évêque la fit apporter et en présence de l'impératrice, des prêtres et de tout le peuple, il toucha la malade successivement avec les trois croix trouvées dans la grotte du Calvaire. Les deux premières ne produisirent aucun effet, mais au contact de la troisième, la malade se redressa ; elle était guérie.

À partir de ce moment la vraie croix fut rendue à la vénération des peuples. Aussitôt après l'invention miraculeuse de la Sainte-Croix, l'impératrice Hélène en envoya une partie à son fils, ainsi que les clous de la Passion. Elle en fit enchâsser une grande partie dans un reliquaire d'argent qu'elle remit à Macaire, afin que celui-ci la conservât pour les générations futures.

Bientôt, les souverains et les maîtres de la terre se disputèrent les parcelles du bois sacré, on en divisa les fragments pour enrichir les sanctuaires les plus illustres de la Chrétienté. On fit appel à l'art des orfèvres les plus renommés pour les enchâsser dans de somptueux reliquaires d'or et d'argent, ornés de perles et de pierreries, et aucun métal ne semblait assez précieux pour les contenir. Souvent les couronnes des empereurs et des

rois leur servaient de reliquaire. Il semblait que le bois de la croix assurait leur puissance, les raffermissant dans l'esprit de Justice, de Force et de Prudence, leur rappelant que le plus puissant empereur de la terre n'est que le vassal du Roi des Rois dans le ciel.

Mais un jour viendra où les vases qui contiennent les parcelles sacrées disparaîtront. Le métal, si précieux qu'il soit, tout ce qui est du travail des hommes sera fondu à la flamme de la justice éternelle. Le bois de la croix sera réuni de nouveau ; alors on le verra porté triomphalement par la main des anges, brillant aux rayons du soleil levant du dernier jour.

Et c'est à l'ombre du signe sacré de la Rédemption que tous les hommes appelés au Jugement de Dieu entendront la sentence qui fixera leur destinée dans l'éternité.

JULES HÉLBIG.

— 000 —

### L'automne.

Novembre étend sur nos campagnes,  
Son manteau chargé de frimas,  
Et sur le flanc de nos montagnes,  
L'orme blanchit sous les verglas.

Soyez réveuses, j'un s filles,  
Ce mois vous dit où vous courez /  
Ri gardez ces vertes charmes,  
Elles passent, vous passerez /

Là-bas, dans les bois, pas une aile,  
N'abrite les doux nids d'oiseaux,  
L'on ne voit plus que la sarce le  
Errante encor sous les roseaux.

Bientôt, elle aussi, du grand fleuve,  
Quittera les talus glacés ;  
Comme elle enfants, aux jours d'épave,  
Vous aussi, vous tous quitterai.

A grands cris tombe la neige  
Au bon sillon le vent du nord.  
Voyez là-bas un long cortège,  
Chemine vers le champ de mort.

Vieillards, qui marchez vers la tombe,  
Courbez sur vos bâtons ferres,  
Recueillez vous, la feuille tombe,  
Le gazon meurt, et vous mourrez.

— 000 —

### Pensées.

La lecture est à l'âme ce que la nourriture est au corps.

\*\*\*

Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler.

## Monographie.

# La Cour d'Angleterre.

## ÉTUDE HISTORIQUE.

Plus de vie à la cour d'Angleterre ! Buckingham Palace ne secoue point sa tristesse. L'austère veuvage de la reine a tout changé.

En vain Victoria, à de rares intervalles, préside encore aux réceptions officielles ; en vain elle se dévoue pour répondre au désir de ses fidèles sujets. A la revoir on devine l'effort imposé. Ce n'est plus la jeune fille souriante, la femme gracieuse, ni même la souveraine placidement heureuse au sein de sa dignité. La douleur et l'âge ont laissé leurs empreintes. Petite de taille, Victoria est devenue trop corpulente, sa joue pâle autrefois, s'anime outre mesure sous la contrainte et l'ennui de paraître. Ses habillements de deuil témoignent encore d'une perte irréparable pour son cœur, impression que son air de douce résignation ne parvient point à dissiper.

Souvent la reine délègue au prince de Galles ou à sa belle-fille le soin de faire à la nation les honneurs du palais. Le futur héritier du trône est très-aimé, en dépit de ses peccadilles et même de ses fautes. On lui pardonne beaucoup en faveur de ses manières franches, de son abord facile, et de son amour essentiellement anglais du sport. Toute l'Angleterre adore la princesse de Galles. Ces froids insulaires, quoi qu'on en dise, ne sont point insensibles aux douces influences de la beauté et de la grâce. Pas un Anglais qui ne soit prêt à verser son sang pour cette ravissante fleur danoise, transplantée sur le sol britannique, et confiée à sa loyale garde. On admire la femme, on plaint un peu l'épouse, et partant on met à ses pieds les trésors d'une tendresse chevaleresque, dont rien ne s'exprime il est vrai, mais qui n'en couve pas